Alexandre Erler

alexandre.erler@philosophy.oxon.org

14 juin 2018

*Le texte qui suit est une version révisée d’un article originellement publié dans : Julien Deonna & Emma Tieffenbach (dir.),* Petit Traité des Valeurs*, Editions d’Ithaque, collection « Sciences et Métaphysique », 2018, pp. 40-9.*

**L’AUTHENTICITÉ**

L’authenticité est un concept aux facettes multiples. Il se prédique d’un grand nombre de choses différentes : un billet de banque, une oeuvre d’art, un style culinaire, mais aussi une personne, ses émotions et autres états affectifs, ses choix ou sa vie, peuvent tous être décrits comme authentiques ou inauthentiques – l’authenticité étant généralement comprise comme une qualité désirable, ayant de la **valeur**. Dans tous ces cas, toutefois, il semble que l’on retrouve sous une forme ou une autre l’idée de *vérité* ou de *réalité*. Un authentique Vermeer est un tableau qui a réellement été peint par Vermeer, et non un faux. Une émotion authentique est réellement ressentie, elle n’est pas simplement feinte. De façon analogue, l’authenticité, lorsqu’elle est interprétée comme un idéal de vie, est souvent identifiée à l’idée d’« être soi-même ». Une personne authentique, suppose-t-on communément, exprime qui elle est vraiment, aussi bien dans ses paroles que dans ses actes. Toutefois, que cela signifie-t-il exactement ?

***Authenticité, sincérité et « moi véritable »***

Une première possibilité est la suivante : est authentique la personne dont les propos et les actions reflètent ce qu’elle croit, désire, et ressent véritablement, à l’opposé de l’hypocrite ou du « caméléon » qui ne dit aux autres que ce qu’ils veulent entendre. Selon cette perspective, l’authenticité est analogue à la *sincérité* ou à la *véracité*. Cela implique-t-il qu’il s’agisse d’une vertu\* ? Il semble que cela dépende de la façon dont l’authenticité doit être comprise, à savoir, comme une notion normative, ou plutôt descriptive. Le goujat qui dit ce qu’il pense en toutes circonstances, quitte à heurter les sentiments des autres, doit-il être considéré comme authentique (ou sincère) ? Ou faut-il plutôt penser que seule la personne qui se montre vérace dans des circonstances appropriées – quand il faut et envers qui il faut, comme l’aurait dit Aristote – mérite ce qualificatif ? Si l’on adopte la première réponse, on devra conclure que l’authenticité n’est pas une vertu, mais plutôt une qualité qu’il est parfois désirable de manifester (désirable en soi, ou du moins pour ses effets bénéfiques comme sa contribution au bien-être\* de l’agent) et parfois non. C’est ce qu’on peut appeler le sens *descriptif* de l’authenticité comme sincérité. Par contraste, la seconde réponse fait bien de l’authenticité une vertu, et donne donc à ce terme un sens *normatif*. En ce second sens, l’authenticité comme sincérité possède nécessairement une **valeur finale** positive, alors que sa **valeur** **instrumentale** peut être positive ou négative selon les circonstances : la personne qui, comme Socrate, dit la vérité dans une société injuste, risque de s’en trouver pénalisée. Dans son cas, être authentique est une vertu qui, toutefois, va à l’encontre de ses intérêts.

Après examen, toutefois, on peut douter qu’il soit légitime de réduire l’authenticité à la sincérité. Premièrement, il semble que l’on puisse être sincère sans pour autant exprimer notre « moi » véritable ou profond, autrement dit sans être authentique. Pour le dire autrement, deux épisodes de vie apparemment contradictoires peuvent en principe être sincères, alors que seul l’un des deux reflète qui la personne est authentiquement. Exemple : un homme habituellement calme et poli rentre d’une journée de travail particulièrement stressante. Dans un couloir du métro, un voyageur distrait le heurte par mégarde. C’est la goutte d’eau proverbiale qui fait déborder le vase : notre homme se prend à lui lancer des insultes. Lorsqu’il revoit cette même personne quelques jours plus tard, ayant honte de sa conduite, il lui présente ses excuses. Celles-ci peuvent bien être tout aussi sincères que son emportement initial, mais l’homme était-il également authentique en ces deux occasions ? Bien que, la première fois, sa colère ait été véritablement ressentie, il pourrait néanmoins soutenir que sa conduite ne reflétait pas la personne qu’il est « vraiment ». Après tout, peut-être ne s’agissait-il là que d’un dérapage exceptionnel causé par des circonstances difficiles. Si l’on suit cette ligne de pensée, il faudra conclure que notre moi véritable n’englobe pas tous les épisodes de notre vie affective, mais seulement certains d’entre eux. Lesquels? L’exemple ci-dessus suggère que ce sont ceux qui sont suffisamment *intégrés* au reste de notre caractère et de notre personnalité, c’est-à-dire qui manifestent un degré suffisant de cohérence avec les autres éléments qui composent ceux-ci (pour une telle suggestion, voir par exemple [Arpaly et Schroder, 1999]).

Inversement, on peut imaginer des cas où une personne se montre authentique sans pour autant être sincère. Ainsi l’exemple utilisé par Benjamin Constant pour critiquer l’opposition absolue de Kant au mensonge : l’un de mes amis, poursuivi par des criminels, a trouvé refuge chez moi. Les criminels en question viennent frapper à ma porte ; ils me demandent sur un ton menaçant si je sais où se trouve mon ami. Si je leur mens dans le but de sauver celui-ci, il est clair que mon action ne manifestera pas la vertu de sincérité. Au sens descriptif du terme, elle sera même le contraire de sincère. Et pourtant, il se peut qu’elle exprime un aspect de la personne que je suis, fondamentalement, à savoir une personne dévouée à ses amis\*, prête à courir des risques pour les aider si nécessaire. Dans un registre moins reluisant, si j’ai décidé de mener une vie de manipulateur sans scrupules, il faudra me considérer comme authentique lorsque je mens à l’une de mes victimes. Du moins cela sera le cas, à nouveau, si l’on suppose que l’authenticité n’est pas nécessairement une vertu. Cette conception plus large de l’authenticité comme expression du moi véritable peut donc, elle aussi, recevoir un sens descriptif et un sens normatif.

***L’authenticité comme autonomie***

A cette analyse de l’authenticité, certains opposeront une conception rivale très influente qui prend sa source dans l’existentialisme. Selon cette conception alternative, l’authenticité doit plutôt être comprise comme désignant le fait d’être nous-mêmes les auteurs de notre parcours de vie, de vivre celle-ci sur la base de décisions qui soient vraiment *les nôtres*. Pour éclairer cette idée, les penseurs existentialistes comme Martin Heidegger et Jean-Paul Sartre ont insisté sur la nécessité d’assumer la responsabilité de nos choix, plutôt que de trouver refuge dans la passivité du conformisme. Plus récemment, de nombreux philosophes ont souligné l’importance de nous *identifier* aux motifs qui guident nos actions, parfois avec des contraintes supplémentaires concernant la nature de cette identification. Cette conception rapproche l’authenticité du concept d’*autonomie*, et il semble dès lors qu’elle rende superflu le sens purement descriptif du terme – ce que ses défenseurs pourraient présenter comme un avantage. Etre autonome, se gouverner soi-même, est en effet un mode d’existence auquel la plupart d’entre nous aspirent. L’autonomie, pense-t-on, constitue nécessairement un aspect positif d’un choix ou d’une vie, même si le contenu de ce choix ou de cette vie nous répugne : ainsi, si le manipulateur invétéré mène une existence authentique au sens d’autonome, l’authenticité de sa vie sera cette fois un fait significatif du point de vue normatif.

On pourrait toutefois demander si la distinction entre cette conception de l’authenticité et la précédente n’est pas purement verbale. L’authenticité comme autonomie n’est-elle pas une interprétation possible – peut-être même la plus plausible – de l’idée d’exprimer qui nous sommes vraiment ? Pourquoi ne pas comprendre le « moi » véritable comme désignant l’ensemble des projets, valeurs, ou actes d’auto-identification d’une personne ?

Malgré l’attrait indéniable de cette conception, il ne semble pas entièrement satisfaisant d’y réduire l’authenticité comme expression du moi véritable. Notamment, certains cas de ce que l’on appelle parfois l’ « acrasie inversée », où une personne agit correctement tout en ne faisant pas ce qu’elle estime devoir faire, suggèrent qu’une action non autonome peut parfois représenter plus exactement la « vraie » nature d’une personne. Un exemple pertinent, discuté par différents auteurs, est celui de Huckleberry Finn, dans le roman du même nom de Mark Twain. Le jeune Huckleberry est devenu l’ami de Jim, un esclave qui s’est échappé de chez sa propriétaire. Huck se sent coupable, car il estime violer ses obligations envers celle-ci, lesquelles voudraient qu’il dénonce Jim à la loi. Lorsqu’une opportunité de livrer Jim se présente, Huck s’en avère incapable; il agit par là contre son jugement le plus considéré et ses convictions morales. Sa décision de protéger Jim ne semble donc pas autonome: il ne s’identifie clairement pas au motif qui a guidé son action. Au contraire, il le répudie, le considérant comme l’expression d’un caractère faible. Et pourtant, on pourrait soutenir que sa décision est en un sens plus authentique que ne l’aurait été l’acte de dénoncer Jim, c’est-à-dire dans la mesure où elle est un meilleur reflet de la personne qu’est Huck – un ami loyal, et dont le sens de l’humanité n’a pas été éradiqué par son éducation dans une société raciste. Un autre exemple analogue serait celui d'une personne dont un aspect profond de la personnalité serait d'être faible de volonté: en un sens, pourrait-on dire, cette personne agit authentiquement lorsqu'elle va à l'encontre de son jugement bien considéré (elle exprime par là un aspect de son moi véritable), bien que, pour la même raison que Huck, elle n'agisse pas de manière autonome. Si tel est le cas, il s’ensuit que la conception de l’authenticité comme autonomie ne rend pas compte de toutes nos intuitions dans de tels contextes.

***Le moi véritable : une notion problématique ?***

A cela il pourra être rétorqué que, dans la mesure où elle suppose que le moi véritable est une entité qui précède nos choix et peut être découverte par introspection, la conception de l’authenticité comme expression d’un tel « moi » est fourvoyante. Sartre critique ainsi l’idée apparentée de sincérité, sous prétexte qu’elle impliquerait que la personne que nous sommes soit déjà définie une fois pour toutes, à la façon dont un coupe-papier est un coupe-papier. Or d’après Sartre, les êtres humains étant fondamentalement libres, nous nous trouvons dans un processus constant de *création* de nous-mêmes, et il serait faux de penser que nous pourrions exprimer un « moi » préexistant qui aurait le caractère d’une essence individuelle. Au contraire, l’authenticité exige selon lui que l’on évite à la fois l’écueil de la sincérité et celui de la mauvaise foi, laquelle consiste notamment à nier que nos actions passées, dans la mesure où nous ne les approuvons pas, contribuent en rien à nous définir [Sartre, 1943].

Si l’on peut suivre Sartre dans sa critique de la mauvaise foi et du déterminisme fataliste qui nierait notre part de responsabilité quant à la définition de notre identité, sa condamnation de la sincérité et, par extension, de l’authenticité comme expression plus générale du moi véritable semble moins convaincante. Accepter qu’un certain ensemble de caractéristiques, que nous n’avons pas toujours choisies, soit crucial pour définir qui nous sommes ne nous engage pas à penser que cet ensemble doive avoir le statut d’une essence. Pourquoi, par exemple, une personne qui choisirait consciemment d’exprimer son amour des sensations fortes par la pratique des sports extrêmes dans son jeune âge devrait-elle nécessairement être comprise comme suggérant par là que la recherche de telles sensations est l’un de ses attributs essentiels, si bien qu’elle sera toujours portée vers de telles activités, même passé l’âge de la retraite ?

Un challenge plus sérieux consiste à souligner que le moi véritable, tel que caractérisé plus haut, présuppose une cohérence interne entre nos différentes caractéristiques qui ne sera pas toujours présente. Imaginons une personne en proie à un conflit entre ses tendances homosexuelles et ses convictions religieuses, qui condamnent l’homosexualité. Laquelle de ces caractéristiques appartient-t-elle à son moi véritable ? Il est possible qu’un processus d’introspection lui permettrait de déterminer que l’une est plus profondément enracinée en elle que l’autre, mais cela n’apparaît pas inévitable. Rien ne semble exclure en principe que les caractéristiques en conflit soient également bien ancrées, et intégrées au reste de son identité, auquel cas il faudra conclure, sur la base de ce qui a été dit jusqu’ici, que ce conflit intérieur fait partie intégrante de son vrai moi. Dans ce cas, que devra-t-elle faire si elle souhaite « être elle-même » et vivre de manière authentique ? Doit-elle chercher à surmonter le conflit, et si oui, dans quel sens doit-elle trancher ?

***Savoir comment « être soi-même »***

En réponse à cette question, il est possible de soutenir qu’il faut plutôt trouver une manière d’affirmer le conflit, considérant avec Nietzsche qu’ « on n’est fécond qu’à condition d’être plein de contradictions » [Nietzsche, 1888]. Peut-être n’est-il pas toujours désirable de vouloir nous débarrasser de nos conflits intérieurs, notamment s’ils peuvent nourrir la créativité\* artistique; cela dit, on peut douter que ce conseil soit d’une grande aide dans le cas de l’homosexuel repentant. Mais s’il lui faut plutôt trancher en faveur d’un aspect de lui-même, que recommande l’authenticité ? Une réponse possible est que même si les caractéristiques en conflit sont également intégrées, seule l’une d’entre elles contribue à définir qui cette personne est « vraiment », car l’appartenance au moi véritable n’est pas seulement une affaire d’intégration. On pourrait par exemple soutenir qu’il exclut par définition les traits moralement indésirables, et que l’un des traits en conflit chez l’homosexuel repentant est précisément tel. Ainsi, si l’on juge que l’homosexualité est moralement innocente, et que la conviction contraire de cette personne est répressive et injuste, on conclura qu’être authentique consisterait dans son cas à assumer sa sexualité et à abandonner ses croyances répressives. Un problème toutefois avec cette solution est qu’elle nous empêche de reconnaître – alors que cela semble plausible – que certaines personnes, comme Hitler, peuvent fondamentalement être définies par des caractéristiques moralement odieuses.

Un autre critère distinct de l’idée d’intégration que l’on pourrait proposer est celui de *l’originalité*: Charles Taylor suggère ainsi, s’inspirant de la tradition romantique, qu’être soi-même, c’est être à l’écoute de sa propre originalité [Taylor, 1991]. Ce critère semble toutefois peu adapté au dilemme de l’homosexuel repentant, dans la mesure où il n’est pas clair que l’une des voies entre lesquelles il lui faut choisir doive être plus originale que l’autre. Plus largement, on pourrait craindre que ce critère fasse de l’authenticité un idéal élitiste, accessible seulement à un groupe restreint de personnes exceptionnellement créatives\*. Est-il vraiment plausible de supposer que chacun d’entre nous est capable d’originalité, que ce soit dans l’exercice de sa profession ou dans son mode de vie ? Et si certains en sont incapables, faut-il en conclure que ces malchanceux sont dépourvus de moi véritable ? Enfin, si une personne préfère perpétuer certaines traditions\* plutôt qu’innover, est-ce vraiment suffisant pour déclarer son existence inauthentique? De telles conclusions peuvent sembler problématiques.

Une troisième voie possible serait de renoncer à chercher des critères supplémentaires pour l’identification du vrai moi, et d’opter pour une conception normative de l’authenticité. Selon cette conception, seules les façons « bonnes » ou vertueuses d’exprimer qui nous sommes vraiment méritent le qualificatif d’authentique. Bien que cette solution ait le mérite de ne pas « moraliser » le moi véritable, elle risque néanmoins elle aussi de nous laisser dans l’impasse dans certains cas. On peut imaginer qu’une personne ait parfois à choisir entre deux façons d’exprimer qui elle est qui manifesteraient des vertus ou des valeurs différentes et, en l’occurrence, incompatibles. La loyauté envers la patrie pourrait ainsi s’opposer à la loyauté filiale, comme dans un exemple célèbre de Sartre, ou l’appel de la morale à l’appel de l’art\* - du moins si l’on suppose que les « vertus » pertinentes pour l’authenticité incluent les vertus artistiques, et pas seulement morales. On pourrait bien sûr écarter le second dilemme en rejetant ce présupposé. Cela dit, une telle approche semble mener à une conception très étroite (purement « moraliste ») de l’authenticité, et elle ne nous aide en outre pas à résoudre le premier dilemme.

Cela suggère qu’il vaut mieux rejeter le présupposé répandu suivant lequel l’idéal d’être soi-même nous permettra toujours de résoudre les dilemmes auxquels nous sommes confrontés. Si certains cas de ce genre s’avèrent être des dilemmes insurmontables, il nous faudra alors suivre la recommandation de Sartre et « simplement choisir », sans pouvoir invoquer un critère qui démontrerait la supériorité de l’option choisie. Dans d’autres cas, en revanche, on pourra parvenir à une résolution à condition d’invoquer *d’autres* valeurs que l’authenticité, comme la justice ou la bienveillance. Il est d’ailleurs possible que ce cas de figure ne soit pas confiné aux situations où l’authenticité ne fournit pas de prescription claire. En effet, peut-être que l’authenticité, aussi importante que soit cette valeur, n’est pas toujours une valeur *décisive*, ayant plus de poids que toutes les autres. Il est concevable que dans certains cas, d’autres valeurs puissent prévaloir. Par exemple, on peut penser qu’un artiste de grand talent comme Gauguin agirait authentiquement en abandonnant sa famille pour se consacrer pleinement à son art, et inauthentiquement si, cédant aux pressions sociales, il privilégiait sa famille, allant par là contre sa propre hiérarchie des valeurs. Et l’on pourrait néanmoins soutenir que ce que Gauguin doit faire dans cette situation, c’est respecter ses obligations familiales (idéalement sous l’influence d’un nouveau système de valeurs et pas seulement des pressions sociales), même si cela devait porter préjudice à son épanouissement artistique, car il est plus important d’être un père de famille responsable qu’un artiste authentique.

Au bout du compte, l’authenticité, telle qu’elle s’applique aux personnes, apparaît comme un concept plurivoque : elle n’a pas un seul sens « correct », mais plusieurs sens plausibles basés sur des intuitions différentes. Ces sens incluent l’authenticité comme expression du vrai moi (qui recoupe partiellement la vertu de sincérité) et l’authenticité comme autonomie. Le premier sens peut être construit comme purement descriptif, ou comme normatif, un choix qui semble être largement affaire de stipulation – quoique le sens normatif capture mieux l’idée suivant laquelle l’authenticité constitue un idéal de vie. En outre, étant donné les contours relativement flous du concept de moi véritable, l’idée d’exprimer ce moi peut en principe désigner différentes qualités plus spécifiques, qui peuvent parfois entrer en conflit. Il est possible qu’en pratique, ces conflits soient relativement rares et qu’ils ne soient souvent qu’apparents : par exemple, le fait que deux traits en conflit nous *semblent* également intégrés ne suffit pas à prouver qu’ils le soient vraiment – peut-être qu’une meilleure connaissance de la personne révélerait que l’un des deux traits est plus cohérent que l’autre avec le reste de sa psychologie. Néanmoins, la possibilité de tels conflits, ainsi que la pertinence d’autres valeurs qui peuvent elles-mêmes entrer en conflit avec l’authenticité, implique que l’idéal d’être soi-même ne puisse pas toujours suffire à guider notre conduite. En outre, il serait souvent utile de ne pas se limiter au discours plutôt général de l’authenticité, même si le contexte peut souvent en éclairer le sens, mais de parler plus précisément – par exemple – d’intégrité, d’épanouissement personnel, ou de réalisation de soi.

**Références**

Arpaly, N. & Schroeder, T. 1999. Praise, Blame and the Whole Self. *Philosophical Studies* 93 (2), 161-88.

Nietzsche, F. 1888. *Crépuscule des idoles*, trad. É. Blondel, Paris, Hatier, 1983. queeslerrtnc bien de tile que ct frapper e

Sartre, J.-P. 1943. *L’Etre et le néant. Essai d’ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées ».

Taylor, C. 1991. *The Ethics of Authenticity*, Cambridge, Mass. ; London, Harvard University Press.